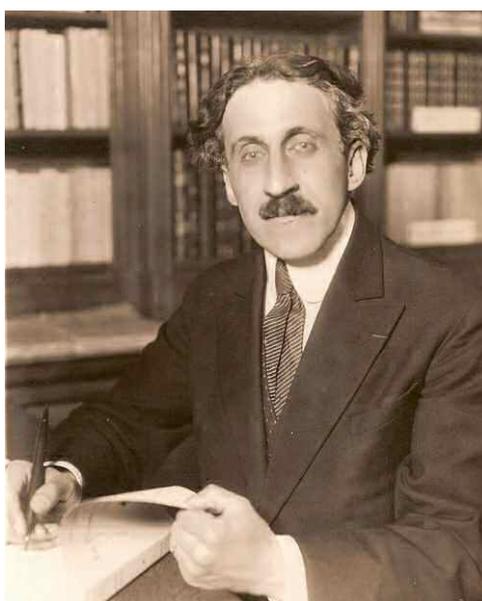


Emile Ripert

Uno recepcioun à l'Acadèmi de Marsiho

Eloge de Frédéric Mistral

1^{er} Février 1920



Lou dimenche, lé de febríe 1920, à dos ouro e miejo, dins lou grand anfiteatre de la Faculta de Sciènci, à Marsiho, l'Acadèmi, tenguè 'no sesiho soulènno que nous fai grand gau de signala dins aqueste buletin.

La salo èro cacaluchado de bèu mounde e lis academician s'èron rendu au coumplet à la rampelado de soun burèu: noste ami, l'ancian capoulié Valèri Bernard, ancian direitour de l'Acadèmi, èro asseta à la drecho de Segne Fournier, lou direitour de l'ouro d'aro. Au proumié rèng dis assistant, i'avié dono Mario Frederi Mistral e sa fidèlo servicialo, Mario dóu pouèto: darrié d'éli, de noumbrous felibre emé li majourau Dr J. Fallen, capoulié dóu Felibrige, Marius Jouveau, baile dóu Felibrige, Pau Ruat etc...

Li Cigaloun Tambourinaire durbiguèron la sesiho de si gai richiéu-chiéu.

L'egrègi proufessour, M. Emile Ripert, nouma academician au sèti de Frederi Mistral anavo proununcia soun discours de recepcioun sus l'obro dóu Mèstre.

Aquéu superbe discours, coume es esta di, siguè 'n veritable pouèmo: lou 27 de mars, sus lou toubèu dóu Mèstre, en óumàgi pïous, M. Danis Poullinet n'en a, coume eiçò, reproudu li passage capitau:

M. Ripert, après agué reüni dins uno memo couralo remembranço li dous grand pouèto, Eim. Rostand e Fr. Mistral, que, nous dis, se soun clina sus si vint an, s'esclamo:

Du moins, Messieurs, l'un, Rostand, est-il mort consumé par la victoire qu'il avait appelée de ses chants passionnés, et l'autre, s'il n'a point assisté au triomphe, du moins n'a-t-il point vu l'horreur d'une lutte, où tant de coups auraient, à travers le cœur des siens, porté jusqu'à son cœur. Comme s'il avait senti qu'une ère allait être close, dont il avait été le dernier et le meilleur des chanteurs, quelques mois avant la grande tempête tandis qu'il s'éteignait pieusement entre les bras désolés de celle qui fut l'admirable compagne de sa vie, il avait dans ses yeux clos à jamais, recueilli tout l'azur encore inviolé de nos cieux.

Vers cette tombe de Maillane, où nous abandonnions son corps le 27 mars 1914, combien de fois, pendant l'orage, notre pensée ne s'est-elle pas reportée, avec une poignante mélancolie, mais avec une sorte de triste satisfaction.

Du moins, pensions-nous, aux yeux du Maître qui avait vécu et chanté dans la paix féconde de nos campagnes, de telles tristesses étaient épargnées, de telles tristesses: nos paysans s'arrachant à la moisson pour devenir eux-mêmes la sanglante et sublime moisson de la Patrie, nos villages dépeuplés où des femmes et des enfants s'appelaient de jour en jour des veuves et des orphelins, nos troupes héroïques du XVème corps se sacrifiant sans compter et recevant pour prix de leur sacrifice l'outrage et la calomnie.

De telles amertumes sont restées inconnues à la vieillesse heureuse du patriarche de Maillane; nous en avons loué le ciel; cependant parfois, doutant encore que cette grande voix se fut tue pour jamais, parmi le fracas des batailles, nous écoutions, si là-bas, vers les Alpilles, nous n'allions pas entendre le rugissement irrité du Lion d'Arles, et parfois, devant l'admirable élan de ce peuple, nous avons regretté que le Poète n'ait point assez vécu pour voir que sur terre et sur mer, le courage du bailli de Suffren, de Calendal, du Tambour d'Arcole, surgissait du cœur de la race et dressait encore le peuple de Provence, face aux tyrans, debout et chantant dans l'orage, avec cet accent qui a mérité à notre grande ville l'honneur de donner son nom au chant de la Patrie et de la Liberté.

Mais les regrets, Messieurs, sont superflus. Toute destinée, étant humaine, est limitée. Comment désirerions-nous encore agrandir ou embellir le dessin de cette existence, qui restera l'un des plus harmonieux que l'on ait vu sous les apparences les plus simples ?

Aguènt pièi parla soumarimen de l'enfanço de Mistral e rapela la douço brassado que reçaueguè en glèiso di Carme d'Avignoun de soun proufessour Roumanille, brassado qu'avié uni pèr toujours dos gràndis amo, l'ouratour remèmbro li rescontre di primadié à Font-Segugno:

Là, tandis qu'Aubanel entrevoit Zani et lui voue son amour, Mistral aperçoit la Provence elle-même, jure de lui consacrer sa vie et lui consacre en effet plus de soixante ans de travail!...

Admirable patience, qui eût été du génie, si le génie n'avait devancé cette patience! Mais dès avant sa trentième année, sous la plume de ce jeune homme un pays était devenu un livre. Ai-je besoin de vous le rappeler ? Dois-je donc, puisque tous les cœurs m'ont prévenu déjà, dois-je citer devant vous ce nom de Mireille qui fait, à le prononcer, de la lumière dans nos âmes?

Mireille... Saveur des figes mûres, dans l'ardeur de nos étés, et douce intimité frileuse des gens du mas autour de la bûche de Noël, nuits étoilées où chantent les grillons et courses brûlantes sous l'ardeur des grands midis, longs troupeaux de Crau qui vont doucement, au bruit de leurs sonnailles, dans les soirs bleus, et taureaux de Camargue qui s'affrontent dans la rage du combat et du soleil, rires des jeunes filles sur les mûriers et sages cantiques des pèlerinages populaires, hurlements fous du mistral déchainé et caresses du vent loger dans les peupliers, angélique douceur d'une enfant amoureuse et rude fureur d'un bouvier jaloux, sabbats de sorcières et miracles de saintes, contraste incessant des aspects et des sentiments, mélange complexe de tout ce que nous aimons depuis Homère jusqu'à l'Evangile, indéfinissable parfum extrait de notre sol, mais que nul n'avait su encore en extraire, Provence réelle mais plus provençale que la Provence, tout en étant vraie, chef d'œuvre qui sort de la terre, mais qui la couronne, comme la fleur couronne l'arbre... Ah ! Messieurs, pour dire ce qu'est un tel poème, les mots détaillent... Comme Magali, l'insaisissable, au moment qu'on croit le tenir, il échappe et se transforme. Peut-être, comme l'amoureux de la chanson, faudrait-il, pour l'étreindre enfin, devenir la terre elle-même?

Enumeracioun facho de tóuti li cap-d'obro dóu Mèstre, e remarcant quant e quant fuguè grando sa fisanço, quant fuguè inmènso soun energio de travai, M. Ripert ensisto sus aquesto forço mouralo:

De cette énergie, éu nous dis, Mistral devait fournir la plus haute preuve. Après avoir donné un tel effort poétique, un autre se fut persuadé peut-être qu'il avait satisfait à l'ordre impérieux de sa vocation.

Mistral crut avec César que rien n'était fait, s'il restait quelque chose à faire.

Il restait une chose, mais une chose immense. Mistral la vit telle et l'affronta. Pour rendre au peuple sa langue vraie, il fallait en recenser les richesses, en préciser les contours souvent effacés et, comme le vanneur de blé, agiter le crible. sous la masse des mots féconds mélangés à la vaine poussière.

Par amour, ce poète devient philologue; pendant trente ans, sur des grammaires ou des dictionnaires, patient, il se courbe; il consulte des répertoires, il rédige, il entasse des fiches. Dans la forêt touffue des langues néo-latines, il chasse aux vocables, il s'en empare, les dissèque, les place sous le microscope de la science exacte, les analyse, les explique, les commente, les ordonne, et maintenant, sur un rayon de nos bibliothèques, à côté des strophes ailées qui font un bruit d'oiseaux, il v a ces deus gros volumes qui font un murmure patient et laborieux d'insectes. Ainsi, architecte admirable, Mistral sut être, lorsqu'il le fallait, le plus appliqué des ouvriers; et maintenant, grâce à ce double travail, il y a, pour soutenir l'entrée du Temple qu'il a bâti, ces deux colonnes d'or, faites de ces paillettes innombrables et qu'il a dénombrées, après les avoir, de ses mains tenaces de grand paysan, recueillies dans la boue des patois.

Tel fut, Messieurs, le labour du poète et de l'écrivain; il eut à créer non seulement la pensée, les images, les types de ses poèmes mais, pour ainsi dire, leur langue. Pour labourer le champ de la poésie, les autres se servent de l'instrument solide et sûr qu'est une langue officielle, lui retrouva, rouillée dans les champs paternels, la vieille araire de jadis; il dut la remettre à la forge, à la trempe, la polir, l'ajuster à nouveau, et la moisson, malgré tant de difficultés, a levé splendide et féconde...

Pièi l'ouratour, lou pouèto, voulèn dire nous parlo dóu poulit Armana Prouvença, aquéu breviàri dóu Felibrige, e aqui la transicioun es bèn simplò e lou verbe alu dóu nouvel academician repren sa voulado:

Le Félibrige, Messieurs! comme il s'est élargi, le petit groupe d'amis que nous avons vu tout à l'heure conspirer à Font-Ségugne! La Farandole a traversé le pont d'Avignon, elle a passé le Rhône; dans les vieilles cités glorieuses du Languedoc, du Béarn, du Limousin, de la Gascogne, elle a groupé, comme chez nous, les poètes et les patriotes et maintenant des Alpes aux Pyrénées sous la direction de Capouliés dont notre compagnie s'honore et s'honorera, la généreuse association poursuit l'œuvre du Maître.

Messieurs, on a pu sourire parfois... quelle entreprise humaine est exempte des ironies? D'ailleurs on sourit volontiers en France, trop volontiers des poètes. Ce sont des cigales, dit-on, qui chantent tout l'été et l'on attend l'automne pour rire de leur dénuement. Mais la cigale est patiente; pendant quatre ans, nous dit l'admirable Henri Fabre, qui fut un grand savant en même temps qu'un félibre, pendant quatre ans elle creuse le sol où elle est enfouie pour arriver à la lumière, et quand elle y arrive enfin, elle chante, enivrée de joie... Comme la cigale, qu'ils ont prise pour emblème, de la nuit où l'âme provençale était ensevelie, les Félibres s'élèvent peu à peu vers le jour et chaque année le jour est un peu plus proche.

On a pu sourire, soit... Sancho sourit de Don Quichotte. Mais sachons le dire c'est tout de même ici le premier groupement de poètes que l'on ait vu depuis les maîtres-chanteurs du moyen âge, c'est ici sur la terre d'oc la Confédération générale des travailleurs de l'Esprit... Parmi les plus humbles, sans distinction de caste, de titres, de parti politique ou de religion, dans les banquets fraternels où de main en main circule la coupe mystique, les plus célèbres sont venus s'asseoir...

On a pu sourire, mais des paroles décisives, au milieu des chansons, ont été prononcées là. Si maintenant de toutes parts des voix s'élèvent pour demander au pouvoir central les libertés nécessaires à notre développement naturel, n'en doutons pas, Messieurs, c'est de Font-Ségugne que le souffle s'est élevé, qui gonfle aujourd'hui leurs paroles et les pousse, toujours plus ardentes, vers l'horizon de Paris. De l'arbre félibréen sort, comme un fruit naturel, la doctrine régionaliste qui, demain régènera la France affaiblie par une centralisation absurde. Font-Ségugne!... Oui, c'est une bien petite fontaine en vérité, qui coule sous les acacias du vieux castel comtadin, qu'a chantés Anselme Mathieu, mais de cette petite fontaine un fleuve est sorti dont les rives s'élargissent de jour en jour. Demain s'y mirera tout entier, du Nord au Midi, le beau visage de la France régénérée qui mettra, pieuse, la fondation du félibrige au nombre des grandes dates de son histoire nationale.

Mais pour soutenir ce Félibrige si hardiment créé, pour dissiper les défiances, pour convaincre les sceptiques, pour encourager les défaillances, pour redresser les propos des envieux, pour répondre aux admirateurs, il fallait que le chef donnât à chaque instant l'exemple et la direction; il fallait qu'il laissât le beau poème commencé pour écrire un article, pour prononcer un discours, pour redire des choses cent fois dites, mais qu'il était utile d'enfoncer à nouveau dans les oreilles et dans les cœurs qui oublient si vite.

Basto! lou recipiendàri parlo pièi à-de-rèng de tóuti li bèllis obro dóu grand pouèto, soun antecessour au sèti de l'Acadèmi, e finis pèr endica soun darrié grand pouèmo: lou Museon Arlaten.

Poèmes, discours, articles lettres, dictionnaire, mémoires, c'était assez pour gagner l'admiration du monde, pour convaincre les lettrés; mais le peuple de Provence, mais ces gens des mas, pour lesquels seuls le poète de Mirèio avait déclaré chanter avaient-ils reçu le bienfait de son œuvre? Hélas ! le peuple ne lit jamais les dictionnaires, les poèmes bien rarement. Soit, puisqu'il le faut, le peuple aura son dictionnaire, son poème aussi. Pour bien comprendre il lui faut des images, des costumes, des statues, des meubles... Les voici: qu'il entre au Museon Arlaten, le plus humble des pâtres, le plus rude des gardians, il y verra les costumes et les coutumes de ses pères. Pour réaliser cette œuvre, qui lui restait la plus chère, parce qu'elle était la plus proche du peuple, nul sacrifice n'a paru trop grand au Maître de Maillane, nul travail ne lui a paru fastidieux, sur toutes les étiquettes du Musée, nos yeux émus pourront contempler longtemps ce qu'Alphonse Daudet appelait la belle petite écriture du poète Frédéric Mistral, aussi nette, aussi ferme dans sa quatre vingtième année qu'elle était à quarante ans.

E aro, qu'après la guerro afrouso, de grands esfors soun necessari pèr coumpli la reviéudanço patrialo, la vido atravalido dóu grand maianen à d'èstre noste eisèmple e noste recounfort:

Et s'il arrive que parfois, devant la tâche énorme, notre courage hésite où défaille, s'il arrive que, sur la mer agitée de l'existence moderne, nous doutions de la bonne route, alors, Messieurs, tournons nos regards vers Maillane. Le pèlerinage qu'y faisaient nos jeunes enthousiasmes, sachons le refaire d'un cœur plus assagi, mais tout aussi confiant. Au temps où se trouvait là celui que j'ai osé jadis appeler Notre Père de Maillane, lorsque les chiens avaient aboyé, lorsque, apparaissant sur le seuil, la servante au grand cœur les avait calmés de la voix et nous accueillait d'un sourire où s'exprimait toute l'intelligence et la bonté du meilleur peuple de Provence, lorsque nous avons vu sur le visage de l'épouse se refléter et se doubler la bienveillance du Maître, alors le bon conseil ne nous manquait jamais; nous l'emportions dans notre âme comme une plante précieuse, arrachée au petit jardin, et qui allait fleurir, demain, dans le nôtre. Mais au-delà de l'humble et célèbre jardin, il en est un autre plus grave encore; tout y est silence et soleil, et sur le tombeau du Mage brille l'Etoile aux sept rayons.

C'est ici le lieu où les peuples latins doivent se donner un rendez-vous naturel. De ces peuples latins, alors que tous en désespéraient déjà, Mistral a chanté le réveil glorieux sous la chape du soleil.

E quand lou brihant academician, pèr la bello finido, aguè prouclama que, segound uno paraulo dóu Mèstre : — *Marseille est appelée à devenir, le lien, le foyer, la Capitale de la Latinité.*

Uno raisso de picamen de man saludè l'elouquènto perouresoun, coume avié bèn de fes entre-coupa li divèrsi partido d'aqueste remirable discours.

M. Pau Barlatier, de la classo di Letro, respoundeguè alor à soun jouine e novèu counfraire e voulèn, de sa responso, souligna soulamen aquesto noblo pensado, qu'es noun pas unencamen en lengo franceso, mai subre-tout en lengo prouvençalo qu'à d'èstre cantado la grandour de nosto Prouvènço.

E sus lou cop, lou majourau Valèri Bernard, emé un bèu pouèmo: A Frederi Mistral, qu'avèn douna eici-subre, prouvè magnificamen qu'es pancaro anequelido la raço di pouèto que sabon segui lou Mèstre dins sa lengo.

Eloge de Mistral

Discours prononcé à l'Académie de Marseille, le 1er Février 1920 par Emile Ripert.

Messieurs,

Au moment de prendre place au milieu de vous, plus que tout autre de vos confrères, j'aurais le droit d'être confus et le devoir, plus que tout autre, de vous exprimer cette confusion. Permettez- moi cependant de ne point sacrifier à l'usage des formules par lesquelles on étale, non sans quelque complaisance, sa modestie. La grandeur même de l'honneur que vous m'avez fait me dispense, semble-t-il, de la tâche impossible qui serait la mienne, si j'essayais de m'en excuser. Ne m'avez-vous pas invité à m'asseoir parmi vous à la place qu'occupait naguère le grand poète de la Provence, celui qui s'était dit l'écolier, mais que nous disons l'égal du grand Homère et dont la gloire rayonne, sur la terre latine, entre celle de Dante et celle de Virgile? Ces ombres vénérables, il me semble qu'elles se lèvent devant moi à mesure que je prononce leurs noms et je n'oserais occuper la place qu'elles défendent de leur majesté, si vous ne m'en aviez donné le conseil d'une façon si unanime qu'il m'a semblé devenir un ordre...

Qu'est-ce à dire, Messieurs, sinon que vous avez bien voulu considérer en moi le pèlerin, qui s'acheminait à ses vingt ans vers Maillane, le poète, l'écrivain sincère, qui, depuis, a juré de vouer toutes les forces de son esprit à la gloire de son pays natal? S'il ne s'agit que d'aimer la Provence pour mériter de s'asseoir à la place qu'a laissée vide en cette enceinte la mort de Frédéric Mistral, mais s'il faut l'aimer absolument, passionnément, par dessus tous les autres sentiments humains, alors je puis dire qu'à ce titre, à ce titre seulement, mais à ce titre sûrement, je ne suis pas indigne de vos suffrages. Car moi aussi, comme le grand Poète, dont je dois évoquer devant vous l'image radieuse, je pourrai m'écrier, je l'espère, en toute humilité, à la fin de ma journée humaine:

Pèr lou noum de Prouvènço ai fa ço que poudiéu...

J'ai fait ce que j'ai pu pour le nom de Provence.

Ce n'est pas en vain que l'on travaille pour ce beau nom; c'est un nom qui porte bonheur, c'est un nom sous lequel s'abritent les plus aimables ou les plus étonnantes rencontres du sort. Messieurs, cette réception appelle dans votre esprit le souvenir d'une cérémonie plus glorieuse: le 13 février 1887, Monsieur Frédéric Mistral, comme disent vos Mémoires, était reçu parmi vous... Il était reçu, selon l'usage, par le Directeur de l'Académie, qui s'appelait alors Eugène Rostand. Seul notre ciel voit de telles coïncidences: ce jour-là, parmi vous, le père de Mireille était salué par le grand-père de Cyrano.

Mireille, Cyrano.. Double élancement au ciel de l'Art français de la flamme provençale! Si j'ai les yeux encore éblouis de ce double prestige, qui enchantait mon adolescence, il faut me pardonner; si dans mes yeux à cet éblouissement se mêlent aujourd'hui quelques larmes furtives, il faut me pardonner encore, car les deux grands poètes, qui se sont penchés sur mes vingt ans avec la bonté qui leur était si naturelle, sont aujourd'hui couchés tous les deux dans notre terre, à l'ombre des mêmes pins, où le même vent vient leur parler des mêmes Princesses lointaines. Du moins, Messieurs, l'un est-il mort consumé par la victoire qu'il avait

appelée de ses chants passionnés, et l'autre, s'il n'a point assisté au triomphe, du moins n'a-t-il point vu l'horreur d'une lutte, où tant de coups auraient, à travers le cœur des siens, porté jusqu'à son cœur. Comme s'il avait senti qu'une ère allait être close, dont il avait été le dernier et le meilleur des chanteurs, quelques mois avant la grande tempête, tandis qu'il s'éteignait pieusement entre les bras désolés de celle qui fut l'admirable compagne de sa vie, il avait dans ses yeux clos à jamais recueilli tout l'azur encore inviolé de nos cieux.

Vers cette tombe de Maillane, où nous abandonnions son corps le 27 mars 1914, combien de fois, pendant l'orage, notre pensée ne s'est-elle pas reportée, avec une poignante mélancolie, mais avec une sorte de triste satisfaction.

Du moins, pensions-nous, aux yeux du Maître qui avait vécu et chanté dans la paix féconde de nos campagnes, de telles tristesses étaient épargnées, de telles tristesses: nos paysans s'arrachant à la moisson pour devenir eux-mêmes la sanglante et sublime moisson de la Patrie, nos villages dépeuplés où des femmes et des enfants s'appelaient de jour en jour des veuves et des orphelins, nos troupes héroïques du XVème corps se sacrifiant sans compter et recevant pour prix de leur sacrifice l'outrage et la calomnie.

De telles amertumes sont restées inconnues à la vieillesse heureuse du patriarche de Maillane; nous en avons loué le ciel; cependant parfois, doutant encore que cette grande voix se fut tue pour jamais, parmi le fracas des batailles, nous écoutions si là-bas, vers les Alpilles, nous n'allions pas entendre le rugissement irrité du Lion d'Arles, et parfois, devant l'admirable élan de ce peuple, nous avons regretté que son Poète n'ait point assez vécu pour voir que, sur terre et sur mer, le courage du Bailli de Suffren, de Calendal, du Tambour d'Arcole, surgissait du cœur de la race et dressait encore le peuple de Provence, face aux tyrans, debout et chantant dans l'orage, avec cet accent qui a mérité à notre grande ville l'honneur de donner son nom au chant de la Patrie et de la Liberté.

Mais les regrets, Messieurs, sont superflus. Toute destinée, étant humaine, est limitée. Comment désirerions-nous encore agrandir ou embellir le dessin de cette existence, qui restera l'un des plus harmonieux que l'on ait vus sous les apparences les plus simples?

Les apparences les plus simples: au temps où les raisins mûrissent, un jour de septembre, dans une vieille demeure, un enfant vient au monde, fils d'une race rustique, et qui demain sans doute mènera, comme son père, le bien des ancêtres. Mais ce septembre est celui de mil huit cent trente, cette demeure est un mas de Provence, ce père est un patriarche: Booz qui vient d'épouser une Ruth, mais la langue qu'on parle autour de cet enfant est la plus musicale peut-être des langues où se conservent la force et la grâce latines, mais cet enfant est poète, et, dès ses premiers jours, au milieu de toutes ces influences bienfaisantes, parmi les parfums des Alpilles, les souvenirs et les légendes qui décorent tout ce pays, il sent se créer en son cœur une musique telle que, lui aussi, tout ce qu'il tentera d'écrire prendra la forme du vers...

Le voici, en effet, écolier d'un petit pensionnat d'Avignon, où le conduit son père ou plutôt son destin, auprès de la chapelle Sainte-Claire où Pétrarque aperçut Laure, le voici qui, dans la vieille église des Carmes, un dimanche, au chant des Vêpres, transcrit les psaumes latins en vers provençaux, et voici qu'un jeune professeur s'approche de lui, le prend en faute et l'embrasse, parce que ce jeune professeur s'appelle Joseph Roumanille.

Étonnante rencontre qui devait décider d'une vocation! L'écolier, sans doute, avait déjà noué, dans ce petit pensionnat, les amitiés; l'un de ses amis s'appelait Homère, l'autre s'appelait

Virgile, mais voici que, vivante, cette troisième amitié oriente nettement sa vie; il sera poète, mais poète de Provence, écrivant en langue provençale, et pour la relever, la chère langue du mas, la langue des campagnes. méprisée par les bourgeois et le peuple des villes, pour lui rendre son antique honneur, l'adolescent de Maillane noue avec des fils de paysans, ses amis, une conjuration, dont le signe est une étoile, dont les armes sont des poèmes, dont le rendez-vous est un petit château blotti, au mois de mai, sous les arbres pleins de chansons.

Font-Ségugne! Messieurs, voici que la vieille demeure nous apparaît d'où les mots décisifs se sont envolés! Ce qui coule à jamais sous ses ombrages, ce n'est pas seulement la fraîche fontaine, qui a donné son nom au château, c'est la source même de la poésie provençale. Là, tandis qu'Aubanel entrevoit Zani et lui voue son amour, Mistral aperçoit la Provence elle-même, jure de lui consacrer sa vie et lui consacre en effet plus de soixante ans de travail...

Admirable patience, qui eût été du génie, si le génie n'avait devancé cette patience! Mais dès avant sa trentième année, sous la plume de ce jeune homme un pays était devenu un livre. Ai-je besoin de vous le rappeler? Dois-je donc, puisque tous les cœurs m'ont prévenu déjà, dois-je citer devant vous ce nom de Mireille qui fait, à le prononcer, de la lumière dans nos âmes?

Mireille...

Saveur des figes mûres, dans l'ardeur de nos étés, et douce intimité frileuse des gens du mas autour de la bûche de Noël, nuits étoilées où chantent les grillons et courses brûlantes sous l'ardeur des grands midis, longs troupeaux de Crau qui vont doucement, au bruit de leurs sonnailles, dans les soirs bleus, et taureaux de Camargue qui s'affrontent dans la rage du combat et du soleil, rires des jeunes filles sur les mûriers et sages cantiques des pèlerinages populaires, hurlements fous du mistral déchaîné et caresses du vent léger dans les peupliers, angélique douceur d'une enfant amoureuse et rude fureur d'un bouvier jaloux, sabbats de sorcières et miracles de saintes, contraste incessant des aspects et des sentiments, mélange complexe de tout ce que nous aimons depuis Homère jusqu'à l'Évangile, indéfinissable parfum extrait de notre sol, mais que nul n'avait su encore en extraire, Provence réelle, mais plus provençale que la Provence, tout en étant vraie, chef-d'œuvre qui sort de la terre, mais qui la couronne, comme la fleur couronne l'arbre. Ah! Messieurs, pour dire ce qu'est un tel poème, les mots défont... Comme Magali, insaisissable, au moment qu'on croit le tenir il échappe et se transforme. Peut-être, comme l'amoureux de la chanson, faudrait-il, pour l'êtreindre enfin, devenir la terre elle-même?

Mais pourquoi tenter de le définir devant vous? Il est dans vos cœurs. Un autre d'ailleurs l'a fait avant moi, de façon souveraine. Quand Lamartine reçut le poème, il le lut, vous le savez, dans une nuit de sublime insomnie, et le lendemain, il inscrivit parmi les noms des grands poètes, à côté du sien, celui de Frédéric Mistral.

Messieurs, il est resté parmi eux: il y restera toujours.

Ce titre de grand poète, à lui seul, le nom de Mireille suffisait à le justifier, un autre s'en fût contenté peut-être; un autre peut-être eût suivi le conseil de Lamartine. L'aloès ne fleurit qu'une fois et meurt... On ne fait point deux chefs-d'œuvre en sa vie: laisse la plume et reprends la charrue." Mais, Messieurs, on n'impose point silence, comme l'on veut, à l'Esprit... Loin du triomphe parisien, facile et décevant, loin des vanités du monde littéraire, voici que ce jeune homme regagne la terre bien-aimée, d'où le chef-d'œuvre a jailli. Pour mieux la comprendre, il en élargit l'horizon; des plaines d'Arles il descend vers la mer; il court, ivre d'enthousiasme, le long des flots transparents et profonds qui baignent Cassis et La Ciotat. Dans les solitudes forestières et maritimes il écoute chanter cette cithare mystérieuse

que les Grecs entendirent ici résonner déjà, puisqu'ils nommèrent cette ville Citharista. Cette harmonie, qui m'a bercé dès mon premier jour, permettez-moi de l'entendre palpiter encore dans les pages de Calendal. La Provence du poète, ce n'est plus maintenant une jeune paysanne amoureuse, c'est une vierge mystérieuse et persécutée, à laquelle il s'agit de rendre son titre et son bien, et c'est aussi ce jeune pêcheur héroïque, dont nous avons vu les descendants courir par la Méditerranée à la poursuite d'autres flibustiers que le comte Séveran, mais avec le même courage, et mener comme lui, contre la ruse et la haine, le combat de l'honneur et de l'amour.

Avoir chanté l'héroïque présent de la terre et de la mer, avoir glorifié leur peuple, c'était toucher le cœur de la Provence à sa place la plus sensible, puisque c'était lui parler de ses fils qui lui étaient les plus chers, étant les plus fidèles; mais cette mère était une reine aussi, une reine ou tout au moins une comtesse, dont la gloire passée avait ébloui les regards de l'Europe. Ne convenait-il pas de la lui rappeler pour nourrir sa juste fierté? Vers ce passé radieux que lui ont révélé nos troubadours, le poète tourne les yeux, sous sa plume le moyen âge des papes d'Avignon, celui de Nerte et de la Reine Jeanne prennent des coloris de vitraux, où se joue la lumière des beaux soirs... Ce temps de gloire, où la Provence fut au zénith des nations, Mistral, pendant vingt ans, ne peut en détacher ses regards enivrés et mélancoliques. S'il les ramène vers le présent, que voient-ils au reste, si ce n'est le déclin toujours plus grand de cette gloire et, sur les bords qui jadis entendirent les cris de Royaume et d'Empire, le Rhône, muet et vaste, où flotte l'ombre des mariniers de jadis que le progrès a tués. Du moins leur rendra-t-il une existence immortelle; les voici qui revivent pour toujours, grâce à lui, dans un poème étrange, mystérieux et sublime, dont l'harmonie est telle qu'elle dédaigne la difficulté facile de la rime, depuis longtemps disciplinée par un tel artiste

Les rimes, en effet, alertes ou graves, sans cesse, de la petite maison de Maillane, du jardin de presbytère, simple et familier, elles se sont envolées, d'année en année, de cœur en cœur, de bouche en bouche; les belles strophes lentement ont mûri sous le soleil, îles d'or où toujours nous viendrons aborder, quand nous serons las des courses vaines sur une mer agitée, corbeilles d'olives mûres, d'où coule, pour nourrir nos lampes de travail, l'huile parfumée de la sagesse antique.

Elle dit, cette sagesse antique, qu'il fait bon vivre entre la mer, la Durance et le Rhône, que les pays étrangers peuvent bien séduire un instant notre imagination en quête de nouveau, mais qu'il faut toujours revenir vers la terre natale; elle dit qu'il faut honorer ceux qui l'ont défrichée, ceux qui, cultivant la vigne et le blé, nous donnent le pain et le vin pour la communion éternelle des morts et des vivants, les paysans qui, sur leurs fortes épaules, un peu voûtées, portent tout le passé et tout l'avenir de la race. Elle dit qu'il faut prendre la vie comme elle vient; elle dit qu'un jeune pâtre est plus beau qu'un vieil empereur, qu'il y a plus de plaisir à casser des noix sur la berge du Rhône que des cailloux sur le chemin du roi. Elle dit qu'il faut être patient, que la pluie fait place au soleil, que le torrent court à sa chute et l'orgueilleux à sa ruine, que les amandes vont mûrir, que si ce n'est pas pour aujourd'hui, ce sera pour demain.

Demain, oui, car elle ne se replie point, frileuse et craintive, cette sagesse, vers un passé poudreux, dans la défiance de l'avenir. Elle voit au contraire l'avenir jaillir de ce passé, et veut y collaborer De Rome à la France elle voit monter le bel arbre de la pensée latine, interprète de la volonté divine, elle dit le souvenir du passé, mais la foi dans l'an qui vient, et cette foi suppose ce souvenir, comme ce souvenir encourage cette foi. Parmi les flots du vin

pur épanché de la coupe sacrée, elle verse à tous les cœurs les enthousiasmes et l'énergie des forts.

De cette énergie, Mistral devait fournir la plus haute preuve. Après avoir donné un tel effort poétique, un autre se fut persuadé peut être qu'il avait satisfait à l'ordre impérieux de sa vocation Mistral crut avec César que rien n'était fait, s'il restait quelque chose à faire.

Il restait une chose, mais une chose immense. Mistral la vit telle et l'affronta Pour rendre au peuple sa langue vraie, il fallait en recenser les richesses, en préciser les contours souvent effacés et, comme le vanneur de blé, agiter le crible sous la masse des mots féconds mélangés à la vaine poussière. Par amour, ce poète devient philologue; pendant trente ans, sur des grammaires ou des dictionnaires, patient, il se courbe; il consulte des répertoires, il rédige, il entasse des fiches. Dans la forêt touffue des langues néo-latines, il chasse aux vocables, il s'en empare, les dissèque, les place sous le microscope de la science exacte, les analyse, les explique, les commente, les ordonne, et maintenant, sur un rayon de nos bibliothèques, à côté des strophes ailées qui font un bruit d'oiseaux, il y a ces deux gros volumes qui font un murmure patient et laborieux d'insectes. Ainsi, architecte admirable, Mistral sut être, lorsqu'il le fallait, le plus appliqué des ouvriers; et maintenant, grâce à ce double travail, il y a, pour soutenir l'entrée du Temple qu'il a bâti, ces deux colonnes d'or, faites de ces paillettes innombrables et qu'il a dénombrées, après les avoir, de ses mains tenaces de grand paysan, recueillies dans la boue des patois.

Tel fut, Messieurs, le labeur du poète et de l'écrivain; il eut à créer non seulement la pensée, les images, les types de ses poèmes, mais, pour ainsi dire, leur langue. Pour labourer le champ de la poésie, les autres se servent de l'instrument solide et sûr qu'est une langue officielle, lui retrouva, rouillée dans les champs paternels, la vieille araire de jadis; il dut la remettre à la forge, à la trempe, la polir, l'ajuster à nouveau, et la moisson, malgré tant de difficultés, a levé splendide et féconde...

Féconde, oui; car, si artiste qu'il fût, la Poésie pour Mistral n'a pas été seulement une œuvre d'art, mais une création continue d'énergies, une action toujours renouvelée, un acte de foi quotidien dans la race, dans la langue, dans la vertu de la terre. Ainsi pour relever cette race et cette langue, pour célébrer cette terre, pour soutenir devant le monde une cause que le monde jugeait perdue, il fit appel à tous les moyens d'action, à toutes les bonnes volontés. Un organe lui était nécessaire: aidé de Roumanille et d'Aubanel, il créa cet organe.

Vous le connaissez bien; humble petit livre avec sa couverture jaune, sa typographie modeste, sa tenue honnête de campagnard venu tard au pays des livres, il vient à vous, familier; simple, il vous dit: — Voici les lunaisons, les saints, les saintes, les fêtes, les foires de l'année. Vous pouvez m'acheter: je suis un petit Almanach comme les autres dont vous avez l'habitude. Je vous dirai peut-être le temps qu'il fera cette année..

Et puis quand il voit que vous commencez à vous familiariser avec lui, il ose vous raconter une histoire drôle, et quand il vous a vu sourire et qu'il vous sent conquis, il vous propose tout à coup d'écouter des vers. Bonhomme tout à l'heure, maintenant il est lyrique, et puis il sourit encore, il a peur d'abuser, il s'excuse, il donne, en passant, une recette de cuisine, il insinue quelques nécrologies, il esquisse une biographie ou deux, redit encore quelques vers, mais il n'insiste pas., il s'en va, murmure: — Voilà, réfléchissez. A l'année prochaine, n'est-ce pas?

Et depuis soixante-cinq ans, après l'avoir lu, on réfléchit tout de même, et, quand tant d'autres livres sont morts, celui-ci, toujours vivant, se glisse encore chez les libraires, à l'époque des étrennes, pour nous souhaiter la bonne année dans la langue qui devrait nous être la plus maternelle: c'est *l'Armana Prouvençau*, c'est le bréviaire du Félibrige.

Le Félibrige, Messieurs! Comme il s'est élargi, le petit groupe d'amis que nous avons vu tout à l'heure conspirer à Font-Ségugne! La farandole a traversé le pont d'Avignon, elle a passé le

Rhône; dans les vieilles cités glorieuses du Languedoc, du Béarn, du Limousin, de la Gascogne, elle a groupé, comme chez nous, les poètes et les patriotes, et maintenant des Alpes aux Pyrénées, sous la direction de Capouliers, dont notre compagnie s'honore et s'honorera, la généreuse association poursuit l'œuvre du Maître.

Messieurs, on a pu sourire parfois... Quelle entreprise humaine est exempte des ironies? D'ailleurs on sourit volontiers en France, trop volontiers des poètes. Ce sont des cigales, dit-on, qui chantent tout l'été et l'on attend l'automne pour rire de leur dénuement. Mais la cigale est patiente; pendant quatre ans, nous dit l'admirable Henri Fabre, qui fut un grand savant en même temps qu'un félibre, pendant quatre ans elle creuse le sol où elle est enfouie pour arriver à la lumière, et quand elle y arrive enfin, elle chante, enivrée de joie... Comme la cigale, qu'ils ont prise pour emblème, de la nuit où l'âme provençale était ensevelie, les Félibres s'élèvent peu à peu vers le jour et chaque année le jour est un peu plus proche.

On a pu sourire, soit... Sancho sourit de Don Quichotte. Mais, sachons le dire, c'est tout de même ici le premier groupement de poètes que l'on ait vu depuis les maîtres-chanteurs du moyen âge, c'est ici sur la terre d'oc la Confédération générale des travailleurs de l'Esprit., Parmi les plus humbles, sans distinction de caste, de titres, de parti politique ou de religion, dans les banquets fraternels où de main en main circule la coupe mystique, les plus célèbres sont venus s'asseoir...

On a pu sourire, mais des paroles décisives, au milieu des chansons, ont été prononcées là. Si maintenant de toutes parts des voix s'élèvent pour demander au pouvoir central les libertés nécessaires à notre développement naturel, n'en doutons pas, Messieurs, c'est de Font-Ségugne que le souffle s'est élevé, qui gonfle aujourd'hui leurs paroles et les pousse, toujours plus ardentes, vers l'horizon de Paris. De l'arbre félibréen sort, comme un fruit naturel, la doctrine régionaliste qui, demain régénérera la France affaiblie par une centralisation absurde. Font-Ségugne!... Oui, c'est une bien petite fontaine en vérité, qui coule sous les acacias du vieux castel comtadin, qu'a chantés Anselme Mathieu, mais de cette petite fontaine un fleuve est sorti dont les rives s'élargissent de jour en jour. Demain s'y mirera tout entier, du Nord au Midi, le beau visage de la France régénérée qui mettra, pieuse, la fondation du félibrige au nombre des grandes dates de son histoire nationale.

Mais pour soutenir ce Félibrige si hardiment créé, pour dissiper les défiances, pour convaincre les sceptiques, pour encourager les défaillances, pour redresser les propos des envieux, pour répondre aux admirateurs, il fallait que le chef donnât à chaque instant l'exemple et la direction; il fallait qu'il laissât le beau poème commencé pour écrire un article, pour prononcer un discours, pour redire des choses cent fois dites, mais qu'il était utile d'enfoncer à nouveau dans les oreilles et dans les cœurs qui oublient si vite.

Aux vitres du petit cabinet de travail les rimes bourdonnaient, les strophes dans le printemps y cognait leurs ailes d'or, voulaient entrer, insistaient. Mais les fenêtres restaient fermées. Sourd à l'appel des rythmes, le poète écoutait celui des lettres, des lettres innombrables qui, sur sa table, se pressaient, demandant un avis, un conseil, un renseignement, un encouragement, un mot, oh! peu de chose parfois, mais une minute pour chacun, cela fait beaucoup de minutes quand chacun s'appelle légion.

Chaque jour de Maillane partaient dans toutes les directions des lettres éloquentes ou charmantes, beaucoup d'entre vous le savent, n'est-ce pas? Un jour je me trouvais dans le cabinet du Maître, quand le facteur arriva, portant une liasse énorme de lettres, de journaux et de livres: — Voilà la gloire! dit le poète avec un sourire voilé de mélancolie, en songeant à tout le temps qu'il faudrait pour répondre à tous ces envois, car, dans sa paternelle bonté, il répondait à tout et à tous, ayant juré de faire ainsi depuis le jour où Jasmin laissa sans réponse des vers que lui avait adressés un petit écolier de quinze ans, qui signait Frédéric Mistral.

Les lettres de Mistral

Ah! Messieurs, de par la volonté du Maître elles restent encore prisonnières du silence, mais quand dans cinquante ans, hélas! nous ne serons plus là! elles sortiront peu à peu des tiroirs où elles sont pieusement serrées, quand elles déplieront leurs phrases un peu jaunies, mais toujours jeunes en leur exquise simplicité, autour de la figure du poète qu'auréole déjà la gloire, ce sera comme le frémissement d'un vol aérien, une palpitation d'ailes de colombe sous la forme de laquelle l'Esprit, une fois de plus, prendra l'essor...

Mais d'ailleurs resteraient-elles enfouies au fond de leur retraite, et la maison d'où elles se sont envolées par le monde viendrait-elle à disparaître, et le pays de Maillane tout entier se transformerait-il au point d'être méconnaissable aux yeux de l'historien, il vivrait toujours, ce pays, d'une vie égale et pleine, dans ce livre de récits, où son visage a pris l'aspect de l'immortalité. Vous le savez, Messieurs, pour ne point laisser à la fantaisie des critiques ou même des poètes le soin de tracer de lui, comme on avait commencé à le faire, les portraits les plus inexacts, Mistral, dans ses Mémoires, nous a dit en toute sincérité le pays, la race, la famille, la maison, d'où il était né. A mesure que nous le feuilletons, ce livre incomparable, savoureux comme une figue dans la lumière de septembre, nous voyons se développer devant nous la chaîne des Alpilles, ceinturée d'oliviers, bleuissante du matin aux vêpres, véritable belvédère de gloire et de légendes, où le souvenir de Marius se mêle à celui des princes des Baux, celui des moines de Montmajour à celui des fées du vallon de Cordes, et nous voyons se lever devant nous le clocher de ce beau village de Maillane, auquel les hauts cyprès font un noble rempart, et près de lui ce Mas du Juge, où régnait, dominant les moissons et bénissant la table de Noël, Maître François Mistral, glorieux comme un roi dans son gouvernement, ce Mas du Juge en tout semblable à celui des Micocouliers, en tout, sauf que l'on y montre une petite chambre, crépie à la chaux, la chambre où naquit Mireille; autour du mas, les vergers d'oliviers, les mûriers, où chantaient les magnanarelles, les champs de blé où les moissonneurs descendaient pour la Saint-Jean d'été, les champs de vignes où s'exaltait la joie antique de septembre, les troupeaux qui passaient sur la route, où les conduisait vers les Alpes quelque grand berger pensif, et puis l'école, celle des boissons, où l'on apprend beaucoup quand on est poète, celle du maître d'école, où l'on apprend tout de même un peu, surtout quand cette école, perdue dans la montagnette, a pour maîtres invisibles, mais toujours présents, les parfums du romarin, du thym, de la lavande, et cette odeur de la montagne qui rendait ivres les étranges écoliers de Saint-Michel-de-Frigolet.

Ainsi, ce pays patriarcal s'offre encore tout entier à notre vénération; ainsi, à feuilleter ce livre, nous entendons les faux et les cigales trancher en même temps l'azur de leur crissement strident, les sonnailles des troupeaux et celles des belles rimes, et nous voyons les fumées des toits qui sont presque virgiliens monter doucement dans le soir, où descendent des Alpilles les grandes ombres, dont la paix est encore celle des églogues antiques.

Et par delà cet horizon nous voyons s'élever les remparts et les palais d'Avignon, les tours et les maisons dorées de la noble ville d'Aix, où, pendant trois ans, ce jeune étudiant aperçut la Provence de l'histoire, découronnée, mais radieuse encore, où dans les vieilles bibliothèques, à travers la poussière que le soleil fait danser, il se pencha sur des œuvres des Troubadours, où, dans les rues paisibles, il devisait d'amour avec Anselme Mathieu, où le jour de la Fête-Dieu il voyait passer les processions et les jeux dont il a fixé le souvenir dans un chant de Calendal, et plus loin encore nous apercevons, dans un mirage bleuâtre, telle qu'une nef à l'ancre, l'église des Saintes- Maries, la plage célèbre d'où l'on voit à l'horizon la terre et la mer se confondre de telle façon, que nous ne sommes pas surpris d'y voir apparaître les Saintes, ces créatures de rêve que Mistral, dit-on, vit s'avancer vers lui dans son agonie chrétienne.

Messieurs? quand on a lu de telles pages, est-il encore besoin de lire les commentaires des critiques, ou ceux même des poètes? Lamartine jette sur le poète de Maillane un somptueux manteau de gloire, qui le désigne à la foule, et qui l'arrache un peu à notre affection. Mais si nous l'écoutons parler lui-même, on dirait qu'un grand-père, les soirs d'hiver, nous enchante avec des histoires d'autrefois.

Poèmes, discours, articles, lettres, dictionnaire, mémoires, c'était assez pour gagner l'admiration du monde, pour convaincre les lettrés; mais le peuple de Provence, mais ces gens des mas, pour lesquels seuls le poète de *Mirèio* avait déclaré chanter, avaient-ils reçu le bienfait de son œuvre? Hélas! le peuple ne lit jamais les dictionnaires, les poèmes bien rarement. Soit, puisqu'il le faut, le peuple aura son dictionnaire, son poème aussi. Pour bien comprendre il lui faut des images, des costumes, des statues, des meubles... Les voici: qu'il entre au *Museon Arlaten*, le plus humble des pâtres, le plus rude des gardians, il y verra les costumes et les coutumes de ses pères. Pour réaliser cette œuvre, qui lui restait la plus chère, parce qu'elle était la plus proche du peuple, nul sacrifice n'a paru trop grand au Maître de Maillane, nul travail ne lui a paru fastidieux; sur toutes les étiquettes du Musée, nos yeux émus pourront contempler longtemps ce qu'Alphonse Daudet appelait la belle petite écriture du poète Frédéric Mistral, aussi nette, aussi ferme dans sa quatre-vingtième année qu'elle l'était à quarante ans

Messieurs, quand je songe au labeur de cet homme, à son renoncement absolu, à son mépris de toutes les vanités, de tous les avantages que la littérature confère d'ordinaire aux écrivains célèbres, à son génie, à sa conscience, je me demande avec angoisse: — Avons-nous fait assez pour lui?

Ah! sans doute, nous lui avons, dans un jour d'enthousiasme mais qui fut un jour dressé de son vivant une statue sur une place d'Arles; sans doute, nous avons vu les étudiants d'Aix, dans la dernière Sainte Estelle qu'il présida, dételer sur le cours Mirabeau les chevaux de sa voiture; sans doute, à sa mort, de pieuses délégations sont-elles venues apporter leurs hommages au grand poète qui disparaissait; sans doute le nom de Mireille a-t-il volé de lèvres en lèvres et la chanson de Magali a-t-elle enchanté plus d'une fois nos crépuscules d'été. Mais cette chanson n'était-elle pas trop souvent du Mistral retouché par Gounod? Mais ce nom de Mistral, si glorieux qu'il fût, a-t-il été, pour un trop grand nombre de nos compatriotes, autre chose qu'un nom? Son œuvre est-elle connue chez nous comme elle le mérite? A-t-elle été lue, comme elle doit l'être, dans son texte même? Son exemple a-t-il été suivi? Sa doctrine a-t-elle été comprise? Avons nous eu suffisamment conscience que nous voyions vivre parmi nous un homme qui égalait les plus grands poètes de l'humanité? Lui avons-nous épargné les critiques mesquines? L'avons-nous assez aidé dans son action? Sa dernière œuvre, ce Musée d'Arles, qui lui tenait tant à cœur, ne l'a-t-il point fondée et soutenue avec l'argent du prix Nobel, qui lui venait de Suède, et non pas de Provence?

Cette demi-indifférence, cette somnolence de ceux qu'il voulait sauver, malgré eux, de la déchéance où s'enfoncent les vieilles races, Mistral, n'en doutons pas, l'a profondément sentie et la mélancolie l'atteste de son dernier recueil de vers, de ces Olivades, où il a fait la suprême récolte de son année poétique et dont la tristesse s'accorde à celle de la saison automnale.

En ces soirs d'automne, où la lumière défaille vite, dans ces heures inévitables où le Corbeau du Doute vient frapper à notre fenêtre, où la plume, pesante aux doigts engourdis, ne remue au fond de l'encrier qu'une boue noirâtre, et non plus les belles couleurs du rêve, dans ces heures où la réalité apparaît plus laide, ou simplement, ce qui est déjà sans doute horrible, telle qu'elle est, peut-être alors, en ces soirs de Maillane, où le claustrait sa magnifique

volonté de solitude, tandis que le vent aigu sifflait sa plainte dans les arbres et sous les portes, le grand poète a-t-il entendu une voix, qui lui disait:

— Pourquoi te courber ainsi, sacrifiant ta jeunesse et la gloire dont te comblerait Paris, sur une tâche inutile? Pour qui donc travailles-tu? Vois ce pays qu'enveloppe la poussière des vieilles civilisations, ce pays, où, de toute part, le pied heurte sa marche aux ossements du passé. Vois, parmi les herbes des cloîtres ou des arènes, les inscriptions incomplètes, les statues mutilées. Vois ces monuments dégradés ou détruits d'une façon que l'on dirait systématique et satisfaite. Vois ces bibliothèques poudreuses, où dorment les titres d'une race qui s'enlise dans le soleil ou qui voue au seul négoce l'activité vulgaire de ses grandes villes, vois ces feuilles où s'étale le récit des crimes ou des luttes politiques, accaparant les colonnes qui devraient servir à l'instruction du peuple, étouffant la voix de l'artiste ou du penseur. Vois ce peuple, qui ne sait plus rien de sa gloire, de son antique indépendance, renie ses aïeux, accepte de son vainqueur les modes les plus stupides, acclame ceux qui le bafouent, et, passant près du théâtre en ruines, où l'on joua jadis la tragédie grecque, court vers le vaudeville arrivé de Paris.

Réveiller la vieille langue, lui rendre sa splendeur littéraire, quand les moindres écoliers des moindres écoles s'honorent de ne plus la parler, quand ton œuvre est à peine lue par les tiens et quelquefois n'est pas comprise par eux! Vois ta vieille Provence, qui défaille et de jour en jour agonise! Peux-tu donc lui rendre la vie? Resteras-tu à jamais le prisonnier de ce passé?

Telles sont les paroles amères qu'à certaines heures troubles soufflait peut-être au poète la voix, qui toujours s'efforce de détourner le bon ouvrier de son œuvre. Mais sans doute alors une autre voix s'élevait en lui, qui lui disait:

— Ah! si c'est vrai, qu'importe? Poète, ta mission n'est-elle pas de créer avec ce monde ou contre lui, s'il le faut, un rêve plus vrai que la réalité?

Alors, semblable aux mariniers de La Reine Jeanne, qui croient au loin voir un château, et n'étant pas sûrs que ce soit un château rament vers lui comme s'il existait:

— Ce n'est qu'un rêve, je le sais, chantait-il, mais pensant avec raison que le rêve finit par imposer sa forme à la réalité, il éleva de plus en plus ce rêve au-dessus de tout ce qui semblait le nier.

Devant le flot trouble qui de jour en jour menaçait de noyer tous les hauts sommets de notre âme, il mesura le péril et jura d'égaliser son génie au péril. Voyant monter le déluge, il comprit qu'il fallait, comme le juste de la Bible, construire l'arche sacrée, où sauver de l'engloutissement toute la faune des vieux vocables et des belles traditions, les paroles de colère, grondantes comme de grands fauves, les mots de caresses, doux comme des agneaux, les vieilles chansons, harmonieuses comme des oiseaux, et toutes les espèces du langage des ancêtres, afin qu'un jour peut-être, quand l'arc-en-ciel aurait brillé, elles puissent servir à la régénération de la race et de la patrie.

Oui, pour être plus sûr encore qu'elle ne serait point atteinte par le flot, la Provence, sa Provence à lui, il la mit d'un seul coup au-dessus du flot, hors de ses atteintes à jamais. Se refusant à voir ce qu'elle était devenue, il créa dans son rêve magnifique l'Empire du Soleil, et parlant d'elle alors, il put s'écrier justement:

*Empèri fantasti de la Prouvènço
Qu'émé toun noum soulet fai gau au mounde.*

Empire idéal de la Provence, dont le nom seul fait la joie du monde un nom, oui, Messieurs, un nom seulement, mais qui est une des façons que l'on a de nommer dans le monde, en effet, la Poésie et la Beauté

Ainsi de cette Provence, idéale, et plus vraie que la réalité, Mistral a-t-il maintenu l'image au-dessus des ambitions mesquines ou des querelles locales, dans le rêve où nulle concession n'est faite à la médiocrité pas plus qu'à l'intérêt. Ainsi son œuvre, d'autant plus belle qu'elle a d'abord l'air plus vaine, est de celles auxquelles le temps ne peut toucher. Le temps! Mais elle a été faite malgré lui et contre lui, elle reste en dehors de lui. Elle contient une âme et participe à son immortalité: que l'on roule maintenant dans un linceul de pourpre le corps vénéré de la vieille Provence, cela n'importe plus, si l'âme en respire encore dans le Verbe, qui survit à la dissolution des choses humaines.

D'ailleurs, en croyant à cette Provence, il lui a donné la vie. Elle était avant lui un pâle souvenir historique; elle est grâce à lui devenue une idée vivante, à laquelle il faudra bien que, tôt ou tard, s'adapte la réalité. Ce fils a créé son père, disait Michelet parlant de son livre; ce fils a créé sa mère, pouvons-nous dire de Mistral, faisant sortir sa patrie de son cœur. Son œuvre nous oblige: parce qu'elle a dressé devant le monde la Provence, il faut que la Provence existe; elle existera, Messieurs, si nous le voulons, et nous avons le devoir de le vouloir.

Elle existera, non point telle exactement qu'elle était, que Mistral l'a vue et chantée car le passé ne veut pas qu'on le recommence et c'est continuer nos pères que de faire ce qu'ils n'ont point fait mais adaptée aux temps nouveaux, mais recréée sans cesse par les mêmes forces sous des formes différentes, sans cesser pourtant d'être elle-même. Complexe et flottante plus que toute autre, l'âme profonde de ce pays, par sa complexité même, échappe, malgré les apparences, à toute influence étrangère. En dépit des dominations diverses qu'elle a traversées, elle reste semblable au rayon de soleil, qu'un prisme passager peut bien décomposer, mais qui demeure cette chose indéfinissable qu'est un rayon de soleil. Que les plus grands événements aient bouleversé le monde, les cigales, que nos ancêtres grecs déclaraient heureuses, vibrent encore du même accent sur nos platanes.

— La terre mère, chante Mistral, la Nature nourrit toujours ses enfants du même lait.

Que la Provence ait appartenu aux Phocéens, à Rome, aux comtes de Barcelone, au roi René, aux rois de France, sa mission par le monde n'a pas cessé d'être la même, une mission de lumière et de beauté; elle ne cessera point d'être telle, même si maintenant elle a bien voulu, tout en parlant provençal, consentir aussi à parler français. Disons fièrement de la Provence? Ce que Villemain, couronnant Mireille, disait de la France, croyant ce jour-là nous faire un peu l'aumône:

— Elle est assez grande pour avoir deux littératures.

C'est la raison pourquoi Mistral permettez-moi, Messieurs, de m'en persuader - n'eût pas été peiné, je pense, de savoir que s'assoierait un jour parmi vous, à sa place, un poète, qui, s'il aime, s'il honore, s'il enseigne la langue provençale, n'a pas cru devoir la choisir pour exprimer sa pensée poétique et qui ose pourtant se dire le disciple respectueux du maître de Maillane.

Est-ce donc là une hérésie qu'on doive lui reprocher et reprocher aussi bien à votre choix? Je ne le crois pas. Le conseil que nous donnent la vie et l'œuvre de Mistral, c'est de chanter pour les nôtres selon la vérité de notre nature. La vérité, pour un petit campagnard de Maillane, en 1840, c'était de parler et d'écrire en provençal; cette vérité n'a pas été forcément, hélas! celle des enfants nés après 1880 dans les villes de Provence. C'est respecter une langue que la laisser aux mains des maîtres qui l'ont immortalisée, si elle ne doit être pour nous qu'un instrument un peu factice. Respectons, honorons, admirons, Messieurs, les vrais et purs poètes qui ont le bonheur de continuer Mistral dans sa langue, et dont je salue parmi vous l'un des plus glorieux; demandons pour cette langue tous les droits que possède la langue française, inscrivons-la avec le même honneur dans nos programmes d'enseignement mais à côté de cet effort, sachons, pour la gloire de la Provence aussi, faire le nôtre, s'il le faut, en langue française. La Belgique, sans cesser d'être elle-même, la nation indépendante et fière dont

l'héroïsme a sauvé le monde, s'est donnée, par la plume des Verhaëren, des Maeterlinck, des Rodenbach, une littérature d'expression française, qui amplifie, sans les altérer, les vibrations de son âme. Faisons de même, et Provençaux de langue provençale ou de langue française, par des chemins parallèles, allons vers le même but.

Ce but n'est-il pas de développer entre les Alpes et les Pyrénées, dans cet admirable jardin organisé par la nature pour le plus bel épanouissement de toutes les possibilités humaines, sur la terre qu'a marquée à jamais l'oc latin, une civilisation originale où l'Espagne et l'Afrique viennent tempérer leur ardeur sèche à la douceur mouillée des Gaules, où la France mélange sa force à la caresse de l'Italie.

C'est ici le lieu où tous les peuples latins doivent se donner un rendez-vous naturel. De ces peuples latins, alors que tous en désespéraient déjà, Mistral a chanté le réveil glorieux sous la chape du soleil. En souvenir des temps où la princesse Douce avait uni pour Raymond Bérenger la Provence et la Catalogne, il avait, à travers les Pyrénées, tendu aux poètes de Barcelone une main fraternelle, où ceux-ci avaient placé la coupe mystique, à laquelle depuis tant de beaux rêves sont venus boire. En souvenir des siècles où nos troubadours inspiraient les poètes d'Italie, où Pétrarque chantait Laure, où Dante rêvait aux Aliscamps, il avait invité, les Italiens à resserrer des liens de famille, que la diplomatie avait pu embrouiller, mais n'avait point réussi à briser; et cette diplomatie il la devançait encore, quand il allait, dès avant leur pleine indépendance proclamée, vers ces Roumains, dont le nom même a gardé dans sa sonorité le souvenir de Rome, et quand il chantait, avec Basile Alessandri, le chant de la race latine.

Or, dans la cuve énorme des batailles, voici que les raisins de sang et de pourpre ont bouilli, le vin de Dieu va couler demain. Sachons le recueillir, sachons extraire du soleil la vertu qu'y découvrait Lamartine à travers Mistral. Soyons dignes, car nous ne le sommes pas encore, du rôle qui nous attend, si nous savons le comprendre. Souvenons nous des paroles que prononçait ici même, en 1882, Mistral, reçu au Cercle Artistique de Marseille:

— La ville de Marseille, disait-il, avec ses quatre cent mille âmes, avec ses trois mille ans de gloire, avec ses vastes ports, où les pavillons de toutes les nations se touchent et fraternisent, avec son golfe merveilleux qui semble le miroir de la voile latine, Marseille est appelée à devenir le lien, le foyer, la capitale de la Latinité.

— Messieurs, l'œuvre est immense: après la guerre, où tant des nôtres sont tombés, dans ce monde nouveau qui s'organise, tout est à refaire; c'est là précisément ce qui doit nous encourager. Sur les débris des vieilles erreurs construisons le plus bel avenir. En ce siècle futur où toute nationalité devra se développer librement dans la Société fraternelle des Nations, faisons de la Provence, non pas un agrégat factice de départements incolores, mais la partie la plus originale et la plus vivante peut-être de la confédération française.

Et s'il arrive que parfois, devant la tâche énorme, notre courage hésite ou défaille, s'il arrive que, sur la mer agitée de l'existence moderne, nous doutions de la bonne route, alors, Messieurs, tournons nos regards vers Maillane. Le pèlerinage qu'y faisaient nos jeunes enthousiasmes, sachons le refaire d'un cœur plus assagi, mais tout aussi confiant. Au temps où se trouvait là celui que j'ai osé jadis appeler Notre Père de Maillane, lorsque les chiens avaient aboyé, lorsque, apparaissant sur le seuil, la servante au grand cœur les avait calmés de la voix et nous accueillait d'un sourire où s'exprimaient toute l'intelligence et la bonté du meilleur peuple de Provence, lorsque nous avions vu sur le visage de l'épouse se refléter et se doubler la bienveillance du maître, alors le bon conseil ne nous manquait jamais; nous l'emportions dans notre âme comme une plante précieuse, arrachée au petit jardin, et qui allait fleurir, demain, dans le nôtre. Mais au delà de l'humble et célèbre jardin, il en est un autre, plus grave encore; tout y est silence et soleil et sur le tombeau du Mage brille l'Etoile aux sept rayons.

Au reste, si précieux que soit pour nous ce pèlerinage, est-ce vraiment la peine de l'accomplir? Mais la lueur de cette Étoile dépasse l'horizon de Maillane, elle guide les voyageurs sur toutes les routes du Pays. Car partout où la vieille maison s'accote, frileuse, à la ligne des cyprès et se blottit, un peu craintive, sous l'ombrage des grands micocouliers, partout où les jolies filles brunes chantent en cueillant l'olive et la feuille du mûrier, partout où les pêcheurs bronzés jettent sur les quais ensoleillés le poisson qui s'agite et qui luit, partout où les vieilles pierres, dorées, semblent mûrir dans la chaleur et dans la gloire, partout enfin où retentit le nom de Provence, celui de Mistral désormais doit retentir aussitôt, comme si l'écho ne les distinguait plus l'un de l'autre.

Messieurs, je le comprends chaque jour davantage: pour songer aux paroles de gratitude que je devais vous dire aujourd'hui, et dont malgré moi, vous le savez, j'ai dû différer l'expression de trois années, je me suis enfin cet été retrouvé, après cinq ans d'absence, dans le pays où mes yeux se sont ouverts à la gloire de la lumière, et comme jadis, à travers les collines citharistaines, j'ai pris la route de ces forêts et de ces falaises, qui me sont familières dès l'enfance, où Calendal aperçut Estérelle et jura de lui dévouer sa vie.

Tout était semblable à ces beaux matins, où, grisé de poésie et de soleil, je jetais dans le vent marin les accents de mes premiers vers Au pied des hautes falaises rouges, la Méditerranée roulait encore sa profonde caresse musicale. En face de moi les calanques de Cassis inscrivait entre deux azurs les strophes blanches de leurs secrètes méditations. C'était un grand jour de vent, et sur la hauteur, où je dominais la terre et la mer, les pins, animés par le souffle impétueux, chantaient autour de moi des mots que le grand Poète avait écoutés avant moi. Comme aux jours où il errait sur ces falaises, à la recherche de l'âme provençale, cette éternelle proscriète, elle chantait autour de moi, insaisissable et présente, telle qu'elle enflamma, jadis, les hommes de Marseille et les fils d'Avignon, telle qu'elle inspira les troubadours, telle qu'elle fit gronder la voix de Mirabeau, l'âme des forêts harmonieuses et des calanques soleilleuses, et debout, entre la mer, la terre et le ciel, sur le roc battu par le grand souffle immortel, qui me faisait défaillir de joie, de tendresse et d'orgueil, j'ai compris que désormais nous ne pouvions plus séparer ce pays de celui qui l'avait célébré devant le monde et qu'à jamais s'uniront pour nous, autour de nous, en nous, comme si leurs noms en effet étaient prédestinés à n'en faire qu'un seul, le souffle de la Terre et celui du Poète.

Emile Ripert

© CIEL d'Oc – Novembre 2015